



CONCLUSIONS DE MICHEL COLARDELLE, CONSERVATEUR GENERAL DU PATRIMOINE

RENCONTRES INAUGURALES DE
LA FONDATION POUR LA MEMOIRE DE L'ESCLAVAGE
MUSEE D'ORSAY – 7 MAI 2019

Mesdames et messieurs, une conclusion en quelques minutes, pour une réunion de deux jours pleins et plus de vingt communications, sans compter les questionnements de l'assistance ! Une gageure. Mais je remercie les organisateurs de ce passionnant colloque de me l'avoir proposée : c'est un honneur pour moi de répondre à leur demande.

Il n'est nul besoin d'insister sur l'admiration qu'ont éprouvée tous les participants devant la qualité des intervenants, la richesse des débats en salle et hors d'elle, l'engagement de tous ceux que l'on a entendus, témoins, acteurs et penseurs. En votre nom, je les remercie.

Je suis heureux de la force symbolique que revêt le choix de tenir ces Rencontres au musée d'Orsay, qui accueille bien sûr l'exposition « Le modèle noir » et il faut l'en féliciter ; mais qui plus fondamentalement retrouve ainsi un instant la forte vocation historique et sociale qu'il avait à sa création, avec, aux côtés de l'éminent conservateur « Beaux-Arts » par excellence qu'était Michel Laclotte, la grande historienne engagée Madeleine Rébérioux, dont me revient avec émotion et reconnaissance la mémoire.

Il existe plusieurs façons de « conclure » un colloque. On peut en faire la synthèse, voire le résumé. Devant une matière si riche, ce n'est pas le parti que j'ai retenu : il y aurait eu trop d'omissions, trop de simplifications, et les participants s'en seraient à juste titre sentis trahis. J'ai plutôt choisi de prolonger quelques réflexions, en essayant de ne pas perdre de vue les objectifs fondamentaux de la Fondation dans ses dimensions pratiques aussi bien que théoriques.

Je parlerai d'abord de la mémoire. Celle de l'esclavage est particulièrement problématique, qu'elle soit trop présente dans la conscience des uns, ou qu'elle le soit trop peu, voire pas du tout, dans celle des autres. Ne nous trompons pas, nous qu'assure et rassure notre présence ici, ensemble, chaude et solidaire : pour la plupart de nos concitoyens, cette mémoire est inexistante, éteinte, étouffée ; et ce n'est pas involontaire. Césaire parlait naguère, dans son célèbre « Discours sur le colonialisme », pour l'Europe qui, après l'éruption d'une insensée violence qu'avait été la montée des totalitarismes et des racismes conduisant à la Seconde Guerre mondiale, tolérait tant d'inégalités et pratiquait sans trop de mauvaise conscience la discrimination, de « l'ensauvagement du continent ». Aujourd'hui, n'est-ce pas l'ensauvagement du monde tout entier qui est à l'œuvre ? Si partout – et nous en avons eu de sinistres témoignages durant ces deux journées – les extrême-droites et les extrêmes conservatismes sont si déterminés à éteindre la flamme des actions culturelles et patrimoniales militantes, ce n'est pas un hasard ! Si des musées comme la Maison des Cultures et de l'Unité Réunionnais, la MCMG, si des projets de mise en valeur de « lieux de mémoire » comme le quai de Valongo au Brésil ont échoué ou rencontrent tant d'obstacles méthodiquement disposés sur leur route – il faudrait se demander par qui ? – on pourra toujours trouver comme prétextes des causes conjoncturelles, mais ce ne peut non plus être un hasard.

L'esclavage est certes une notion sur laquelle on a beaucoup travaillé, écrit, mais sur laquelle à l'évidence il reste à travailler et écrire encore. On se doute que la « personne esclavisée » - je me conforme à la proscription proposée hier du terme « esclave » - n'est pas seulement la personne ainsi désignée, celle qui répond à une définition juridique d'ailleurs variable selon les époques et les lieux ; c'est plus largement, au sens pratique, celle sur laquelle s'exerce une contrainte plus ou moins globale par le jeu des déséquilibres des forces sous-jacentes, serfs, travailleurs engagés, travailleurs forcés quelle que soit leur tâche, enfants à qui l'on vole leur enfance, et même trop souvent encore prisonniers politiques. On s'en doute, mais cela suffit-il ? A ne pas la nommer, en tient-on compte dans la réalité de nos comportements, de nos choix les plus anodins, jusqu'à ceux de nos achats élémentaires, par exemple les vêtements dont on se doute bien que la modicité du prix résulte de quelque malhonnêteté dont la trace est effacée par les procédures du commerce international ? Et pense-t-on sous cet angle la question, sinistre pathologie, de l'hospitalité vis à vis des humanités dont la mobilité résulte d'une intolérable souffrance ?

L'esclavage, une pratique dont on peine à mesurer l'ampleur et la résilience du bouleversement qu'elle a provoqué au cours du temps et dont on peine plus encore à en faire prendre conscience à ceux qui ne se pensent pas concernés par une histoire lointaine, celles « des îles » comme on dit fautivement, et celle des ports négriers – et on a vu avec Marseille que certains s'ignorent encore. Tout autant qu'à ceux qui, sachant parfaitement qu'ils sont concernés parce qu'héritiers des négriers au sens large, aussi bien qu'à ceux qui se considèrent comme descendants des esclavisés, et que l'on a trop souvent, phénotype assignant et rapports de force aidant, convaincus d'une infériorité essentielle alors que l'on a simplement, si je puis dire, nié, parfois détruit et toujours relégué en eux leur richesse originelle.

Être de ceux qui n'ont jamais cessé d'être
Un souvenir qui soudain retrouve enfin
Le fil du drame interrompu
Au bruit lourd des chaînes
Des brigantins frêles
Mouillant dans l'aube grise de l'Anse aux Klouss
C'est bel et bien restituer
Le parfum fort des rythmes des heures claires
Battu le rythme
Coupé le rythme
Et
Refoulé le rythme

On me permettra de partager la colère lucide, froide, désespérée du grand poète guyanais Léon Gontran Damas, en 1956, dans « Black Label », Damas dont trop peu savent le rôle joué, avec Césaire et Senghor, dans l'éveil du mouvement douloureux mais fier de « la Négritude ».

L'esclavage, un héritage qui, pour être assumé, doit être connu dans ses différentes complexités, donc en lequel il y a encore et encore à débattre, en admettant que la science de ceux qui, se voulant objectifs, cherchent en se rapportant aux règles de la critique interne propres à leur discipline, doit croiser la conscience de ceux qui engagent des procédures mémorielles par essence inobjectives, et dialoguer, au risque de la rudesse et de l'affrontement – mais c'est le prix à payer pour la nécessaire intégration de la connaissance dans l'éthique collective.

L'esclavage, qui suit une trace parallèle jusqu'à souvent s'y confondre avec les racismes – il y en a de toutes sortes – les discriminations, le refus de toutes les altérités dans toutes leurs épaisseurs, linguistique, culturelle, religieuse, la xénophobie – qui toujours, toutes, utilisent les différences perceptibles pour justifier l'injustifiable. Car s'il faut avant tout comprendre, il faut ensuite et aussi clairement refuser d'admettre et surtout lutter.

Alors, me direz-vous, la Fondation, dans tout cela ?

Je ne serais pas ici si je ne pensais pas, et aujourd'hui davantage qu'hier, après ces journées fertiles, qu'elle serait utile. Utile, parce qu'à même de travailler sur la durée, dans la relative indépendance que lui donneront son statut et la composition de son Conseil d'administration et, comme on dit, de son « tour de table ». Mais on sent bien – et parfois certains pourraient le craindre – que cette utilité dépendra essentiellement non pas de l'outil lui-même, mais surtout de la manière de laquelle on le maniera. Pour faire un clin d'œil à mes amis mahorais qui sont dans cette salle et qui construisent avec courage le musée de Mayotte, le MuMA, de mauvais djinns peuvent s'inviter dans la future Fondation, et il faut les désigner avec lucidité :

La tentation centralisatrice et exclusive, sorte de jacobinisme structurel, qui est un risque consubstantiel à la puissance d'un interlocuteur privilégié des autorités politiques et administratives. Au risque de me répéter, j'insiste pour que cette Fondation soit ouverte, accepte la diversité des points de vue, l'interpellation même, et favorise innovation et expérimentation. En cela, la diversité de son réseau, dont ces journées témoignent, est un gage de réussite.

Autre danger : la tentation de réduire l'examen des questions qui sous-tendent la titulature de l'institution à ce qui concerne étroitement les régions du monde marquées directement par l'esclavage dont a été motrice et bénéficiaire la France, au risque de gommer l'universalité du propos et celle des valeurs référentes ; et, partant, d'amoindrir la réflexion sur les conséquences de l'esclavage d'hier et des formes nouvelles de l'esclavage moderne sur les grandes problématiques sociales d'aujourd'hui. Appauvrissement économique et désertification du continent africain, destruction de l'Amazonie avec ses conséquences écologiques pour la planète tout entière, en sont les exemples les plus connus, mais d'autres régions du monde, bien sûr, interrogent. On ajoutera, qui nous concernent tout autant, les exodes ruraux et les densifications urbaines qui en résultent, les migrations économiques et politiques, les conflits dits ethniques ; et je n'aurai garde d'oublier le sort réservé aux Amérindiens et dans une moindre mesure aux Marrons de Guyane française, qui pour n'avoir jamais été réduits en esclavage – la dispute de Valladolid et la résistance passive pour les uns, active pour les autres, qu'ils ont su opposer les en ont sauvés - souffrent à un point que l'on ne peut imaginer de la servitude de fait qui leur est imposée. Le grand public serait étonné si on lui révélait l'impact de cette histoire passée et présente dans la prise en compte de questions qui ne semblent pas a priori liées à celle de l'esclavage sous sa forme « classique ».

La tentation d'écrire, comme une fiction que l'on qualifierait abusivement de reflet du réel, un nouveau « roman national » fondé, comme le proposait Renan dans son fameux discours de la Sorbonne, sur l'oubli voire sur l'erreur historique. Vous vous souvenez de ces mots : « L'essence d'une Nation est que tous les individus aient beaucoup de choses en commun, et aussi que tous aient oublié bien des choses ». Et, même s'il ne parle pas explicitement de l'esclavage moderne, le même Renan, à propos du rapport conflictuel qu'entretiennent en Europe centrale Germains et Slaves – on est en 1882 -, évoque la nécessité de l'oubli par les seconds du fait que les premiers en avaient fait commerce au cours de l'histoire, au moins jusqu'à leur christianisation aux alentours de l'An Mil, donnant par la même un nom aux « esclaves » eux-mêmes - je mets ce mot entre guillemets, comme une citation historique. Ce n'est évidemment pas acceptable, et plus récemment Paul Ricoeur, plutôt que d'oubli, proposait la notion de « mise à distance ». C'est cette « mise à distance », me semble-t-il, que préconisent les musées qui ont relaté leurs expériences ici, tout en acceptant en contrepoint le nécessaire recours à l'appréhension sensible, donc à l'émotion à laquelle peuvent, honnêtement utilisés, contribuer certains procédés de la muséographie.

Les considérations sur l'esclavage ne seraient plus de mise aujourd'hui ; mais la psychologie des groupes sociaux ayant quelque chose à voir avec les psychismes individuels, le « refoulé profond de l'inconscient collectif » dont parle le président Soibahadine Ibrahim Ramadani dans la riche préface qu'il a donné au livre sur l'esclavage à Mayotte publié par les Archives de son département ces jours-ci, est gros de dangers. Pensons à cela.

Je voudrais, à propos de quelques-unes des questions qui ont affleuré lors de ces journées, terminer par des propositions concrètes dont la Fondation pourrait se saisir :

Multiplions les propositions culturelles qui ont trait à l'esclavage. Maryse Condé dit « Il faut des musées, des monuments, des stèles un peu partout afin que tout le monde puisse enfin prendre conscience de l'ampleur du traumatisme subi par les Africains ». Je reprendrai le propos en l'élargissant aux autres drames que nous avons évoqués, en ajoutant qu'il faut des noms de rues, de places, de monuments, des « Maisons des Illustres » comme celles qu'avait initiées Frédéric Mitterrand.

Cultivons des modèles nouveaux de musées, on en a parlé, proposant d'autres manières de lire le patrimoine, de le défricher, en privilégiant la méthodologie à laquelle je reste personnellement très attaché, techniques immersives, confrontation des interprétations aussi diverses soient-elles, ouvrant à des lectures tenant compte des polysémies, insémination du musée par le doute, l'interrogation, la mise ou remise en cause de certitudes acquises, décentrement, voire provocation, tressage intime du patrimoine immatériel, langues comprises qui sont une part fondamentale des esthétiques culturelles et des psychologies sociales dont nos sociétés occidentales peinent à comprendre l'essence, avec les patrimoines matériels pris dans leur dimension la plus large.

Proposons des projets mettant en valeur la richesse des cultures d'origine, africaines, orientales, américaines, avant le XVI^e s., avant les conquêtes coloniales... Et pour cela, avec cela, privilégions le temps long, seul à même de donner le recul indispensable pour une analyse pertinente tout en conservant les événements commémoratifs qui sont d'utiles rituels républicains.

De même, cherchons, publions, montrons davantage les résistances. Les résistances glorieuses, connues aussi bien qu'oubliées. Tout le monde, ou presque, sait pour Saint-Domingue/Haïti, au risque du travestissement hagiographique auquel ouvre parfois la figure « idéale » de Toussaint Louverture. Mais il faut aussi parler du marronnage autrement que par les images « de propagande » des punitions infligées aux fugitifs repris, des « royaumes » de l'intérieur qu'a connue La Réunion, des libres communautés des fleuves de Guyane et du Suriname. Vous ne pouvez pas imaginer combien leurs résistances réussies ont été fécondes – voyez les synthèses artistiques proposées aujourd'hui par des plasticiens comme Marcel Pinas – et combien elles restent ignorées du grand public, même cultivé.

Ne séparons pas art vivant et patrimoine. Les performances généreusement offertes lors de nos rencontres ont montré combien elles portent sens, ajoutent au sens. Ces deux domaines institutionnellement séparés se nourrissent l'un de l'autre, ce d'autant qu'ici le patrimoine immatériel est d'une particulière prégnance. Je parle évidemment des arts vivants non comme une esquivé pour les conservateurs, leur permettant à peu de frais d'éviter d'aborder « ce qui fâche », mais comme une autre manière d'aborder le réel.

Obligeons – gentiment si possible, bien entendu, mais avec la fermeté qui sied à une cause d'une telle portée – nos administrations à partager les préoccupations qui sont les nôtres. La Fondation, ici, aura une capacité qu'elle devra développer. Si j'ai salué en commençant le musée d'Orsay, je ne peux que constater l'absence, hors l'Éducation lors de la séance inaugurale, de grands ministères concernés au premier chef, Culture, Affaires sociales. La mobilisation des Directions des Affaires culturelles de l'État, qu'elles soient de métropole, Île de France par exemple qui est, on le sait, « le premier département ultra-marin », ou des régions ultra-marines elles-mêmes, est nécessaire. Il reste du chemin à parcourir...

Je terminerai en disant que nous souffrons tous – et nous souffrirons probablement encore longtemps – de ce « résidu amer, incontrôlable » que désigne Edouard Glissant lorsqu'il évoque le mécanisme d'une créolisation obtenue sous l'effet d'une confrontation entre cultures en substrat économique et sociologique inégalitaire. La Fondation a la lourde tâche d'être, avec humilité mais avec d'autant plus d'ambition, l'outil de tous ; non pour effacer cette amertume, ce serait impossible, mais pour en faire l'aiguillon d'une nouvelle dynamique, ouverture à de nouvelles universalités. La Fondation, il faut l'affirmer et le répéter, doit avoir pour premier objectif la jeunesse, pour second la jeunesse, pour

troisième la jeunesse encore. L'affirmer non comme une incantation, mais comme une règle absolue d'action. Et agir.

Le Président Jean-Marc Ayrault a bien voulu reprendre l'idée d'une publication consécutive à nos débats, en rassemblant leur substantifique moelle dans un ouvrage collectif qui marquera l'étape où nous sommes. Je l'en remercie, ce sera une excellente manière d'affirmer la densité du réseau, sa détermination, sa crédibilité. Je ferai une seconde suggestion : celle d'inscrire parmi les toutes premières actions de la Fondation un colloque centré sur la question de la transmission de la connaissance et de la conscience de l'esclavage et de ses abolitions à notre jeunesse, métropolitaine comme ultra-marine.

Monsieur le Président, mesdames et messieurs, et vous, chère Léonora, que nous attendons tous, je vous prie de pardonner la longueur de mon propos, que ne peut excuser ma passion.

Je vous remercie, et sans plus attendre je laisse la parole à Jean-Marc Ayrault, Président de la Fondation pour la mémoire de l'esclavage.